

André Estienne : au Pont d'Arcole

Autor(en): **Estienne, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 14

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Ces côtelettes ont l'air bien savoureuses.
— Oui, monsieur.
— Oserais-je vous prier de m'en laisser goûter un morceau. Si leur qualité répond à leur bonne façon j'en ferai apprêter ici quelque-fois... Un tout petit morceau!...

Votre ferme intention est de refuser net. Mais sans attendre la réponse, M. Grugeon, pique le morceau à la pointe d'un couteau.

Que faire? se fâcher et quitter la table? Alors M. Grugeon achèvera paisiblement vos côtelettes.

Vous avez été vaincu, vous deviez l'être, car les armes n'étaient pas égales. Vous êtes allé au combat avec votre seule volonté, tandis qu'à sa volonté, M. Grugeon a joint, comme auxiliaires, les exigences de son estomac et le vide de son gousset.

Par un beau dimanche d'été, M. Grugeon se lève matin et descend à la gare. Il n'a pas de projets, tout dépendra des circonstances. Il rencontre une foule de joyeuses compagnies qui suivent le même chemin, jeunes gens et jeunes filles, papas, mamans, qui vont s'ébattre sur le vert gazon des montagnes. Tout ce monde est muni de sacs et de paniers bien garnis. M. Grugeon va de l'un à l'autre, considère le volume des sacs, ouvre largement ses narines, et dès qu'il a perçu un vague parfum de pâté ou de langue fourrée, il suit pas à pas ces groupes bienheureux. Il les accompagne au guichet, entend qu'ils demandent des billets pour Montreux, et en prend un pour la même destination. Il passe avec eux sur le quai, s'insinue dans le compartiment qu'ils occupent; ces braves gens sont plein d'allégresse; ils ne se figurent pas que là, au coin, est un ennemi de leur félicité; ils sont disposés à être communicatifs et généreux.

— Belle journée, dit M. Grugeon.

— Bien belle, répond un des jeunes gens; aussi nous en profitons pour aller aux Avents.

— Moi, je vais en Caux.

— Vous devriez venir aux Avents avec nous: en Caux, pas un chat! on s'y ennuie mortellement.

— Ma foi! peu s'en faut que je me laisse tenter!

— Eh! pardieu, ça y est.

— Je crains de vous gêner.

Nous gêner? allons donc? (frappant sur le sac) il y a assez là-dedans pour vous et pour nous.

A Montreux, nos jeunes gens prennent gaiement le chemin des Avents. M. Grugeon, homme sérieux, ne quitte pas les porteurs de comestibles. A la première halte, il ne croit pas convenable de déployer sa glotonnerie. Il se sert modérément, on est obligé de lui dire: — Mangez donc, mangez donc, nous avons encore une bonne heure à monter.

Une des jeunes filles demande à son cousin:

— Gustave, quel est cet oiseau qui est avec nous?

— Je ne sais pas; il m'a paru bon diable et je l'ai invité à nous accompagner.

— Il n'est pas amusant, au moins.

Sur la route, M. Grugeon, que le petit blanc a égayé, pince la taille aux dames, et leur débite quelques grosses platitudes qu'il prend pour de l'esprit.

Mais il ne devient vraiment amusant qu'aux Avents. Il vide les pâtés, et consomme comme quatre. On le regarde avec effroi, s'attendant à le voir sauter d'un instant à l'autre; mais lui, toujours calme et impassible, va son petit train. On a fait venir de l'auberge 12 bouteilles d'Yvorne. M. Grugeon en boit plus que sa part, et quand le quart d'heure de Rabelais arrive, il se retire discrètement bien loin, bien loin, sous un prétexte ou sous un autre.

Le retour est silencieux; les bons jeunes gens craignent d'avoir été dupes d'un exploitateur, et M. Grugeon digère.

EPILOGUE

Lundi, j'ai été souffrant toute la journée, dit M. Grugeon à l'un de ses intimes; figurez-vous que dimanche je rencontre des jeunes gens qui me forcent à aller avec eux aux Avents, qui me bourrent de pâtés, de langues salées et d'Yvorne.

— Oh! vous m'en direz tant.

— Oui, voilà comme je suis faible de caractère.

— Il faut vous ménager.

André Estienne.

AU PONT D'ARCOLE.

La bataille du pont d'Arcole a été illustrée par Bonaparte. Il se trouvait à Vérone avec une armée réduite à 14,000 hommes et il était menacé par 40,000 Autrichiens. Jamais l'armée française n'avait vu accumulés autour d'elle des périls plus redoutables. C'est alors que Bonaparte prit une de ces résolutions que le désespoir seul peut inspirer au génie: il sortit de Vérone pendant la nuit et, après quatre heures de marche, il se porta en arrière des troupes autrichiennes; au matin, le signal du combat fut donné, et nos soldats se précipitèrent en avant.

Celles-ci, croyant encore Bonaparte dans Vérone, furent tout d'abord surprises; mais le sang-froid leur revint, et elles opposèrent une résistance formidable. Mais l'armée française était entraînée et, impétueusement, elle continua sa marche en avant. La bataille dura soixante-douze heures. Enfin, après une épouvantable série d'engagements, les ennemis cédèrent la victoire à l'héroïsme, et les Vénoniens virent rentrer en vainqueurs dans leur ville une poignée de soldats sortis en fuyitifs quelques jours auparavant.

Les épisodes de cette bataille sont demeurés célèbres. L'un des plus connus est celui où l'on voit Bonaparte, descendu de son cheval, saisissant un drapeau et s'élançant sur le pont d'Arcole, en criant: « Suivez votre général! » Ce fait d'armes est resté l'un des plus populaires du glorieux soldat. Le Conseil des Anciens, après avoir décidé que l'armée avait bien mérité de la patrie, fit don à Bonaparte, pour être conservé dans sa famille, du drapeau qu'il avait porté sur le pont d'Arcole. Noble récompense, bien plus glorieuse que la couronne qui devait être donnée plus tard au général tout-puissant.

Mais il y eut plus d'un acte d'héroïsme à ce passage du pont d'Arcole. Bonaparte ne fut pas seul à y faire preuve de bravoure. Son aide-de-camp, le jeune Muiron, y fut tué, et combien d'autres y moururent anonymement, après avoir fait des prodiges de valeur!

Ce fut au cours de la seconde journée de la bataille que le tambour André Estienne se distingua.

Le petit tambour se trouvait à un kilomètre environ du pont d'Arcole, sur lequel Bonaparte, la veille, s'était élancé victorieux. Son attention fut attirée par une fumée compacte qui montait au-delà des maisons du village d'Arcole. Cette fumée était celle des canons ennemis. Les Autrichiens, revenus sur leurs positions, balayaient de leurs boulets la route qui mène au pont et empêchaient ainsi nos troupes d'avancer.

L'idée vint à Estienne de passer de l'autre côté du pont d'Arcole et de battre la charge, afin d'entraîner nos soldats; il en fit part à son sergent. — « Passer sur le pont, répondit celui-ci, c'est impossible; sais-tu nager? » — « Té! si je sais nager, je crois mais bien! » — « Eh bien! nous allons passer à la nage! » — « Mais mon tambour va se mouiller et je ne pourrais pas battre la charge. » — « Eh bien! alors, je te porterai et, pendant que je nagerai, toi, tu battras! »

Ce qui fut dit fut fait.

Le sergent nageait, ayant André Estienne sur ses épaules, et celui-ci, son tambour posé sur le sac du sergent, hors de l'eau, battait ferme, ralliant quelques grenadiers qui se trouvaient là.

On arriva sur l'autre rive.

André Estienne, son tambour devant lui, se mit à battre de plus belle.

Un frémissement courut dans les rangs des enne-

mis. Ils prêtèrent l'oreille. La charge résonnait, haletante, saccadée, furieuse. Tout d'abord, elle avait été à peine entendue, encore assourdie par l'éloignement; maintenant, elle s'accélérait, se rapprochait, trouvait des échos. Elle éclatait, vive et sonore.

Les ennemis surpris, crurent avoir affaire à toute une troupe. Le fait est absolument historique, incontestable. Ils se souvenaient du terrible assaut de la veille et furent pris de panique. Tous abandonnèrent les canons.

Cette fois, le passage du pont était bien libre!

Et le petit tambour, à qui d'autres tambours étaient maintenant venus se joindre, continuait à battre. Nos soldats, entraînés en colonnes serrées, s'étaient élancés au pas de course, la tête en avant, la baïonnette croisée.

La charge continuait, plus ardente et plus rapide. Et plus elle accélérerait la mesure, plus elle augmentait l'entraînement. Gravissant les escarpements, sautant les fossés, franchissant les haies, traversant les taillis, nos soldats couraient, mus par une irrésistible impulsion... Encore un élan, encore un bond en avant!... La charge jeta son dernier roulement, et nos troupes étaient sur les positions, et nous avions la victoire!

La belle action du petit tambour fut connue, et Bonaparte le récompensa en lui donnant des baguettes d'or. Ce fut tout pour l'instant. Mais, en 1803, Bonaparte, passant la revue de sa garde, s'arrêta devant un tambour qui portait des baguettes d'or en sautoir, et reconnut le jeune héros d'Arcole: — « Ah! c'est toi, mon brave, lui dit-il; eh bien! je vais faire mieux pour toi! » — Et, détachant de son habit la croix de la Légion-d'Honneur, il la fixa sur la poitrine d'André Estienne.

Cette croix, ainsi que les baguettes d'or, ont été conservées par un de ses descendants, aujourd'hui horloger à Malakoff.

(Petit Parisien.)

Onna novalla mouđa po sè servi à tråblia.

Quand on est 'na pecheinta beinda po medzi à la mima tråblia, s'on revào 'na sèconda assietà dè soupa, on eimpognè lo potson et on sè sai sè mimo, se la terrina est drai dévant vo; mà, se le sè tràovè à l'autro bet dè la tråblia et qu'on ne pouessè pas accrotsi lo potson ein allondzeit lo brè, on bussè son vezin avoué lo càodo et on l'ài dit dè vo passà la terrina.

L'est dinse que faut fèrè s'on a tant sai pou d'honnètètà.

L'est verè que, bin soveint, cein eimbètè voutrès vezins dè tråblia quand vo lè fèdès dinse arrètà on part dè iadzo dè medzi po vo teindrè on plliat à voutra potta, mà, que volliat-vo? on est bin d'obedzi dè fèrè dinse et cein est bin pe honnètè dè sè servi pou ein on iadzo et redèmeindà pe soveint què d'eintsa-tellà se n'assietà, kà vo sarià tot vito traitta dè golu et dè rupan, et voutrès vezins porriont petètrè onco sè derè que vo z'ài dèi bouès coumeint dèi mandzès dè veste et que vo z'ài poaire que n'y aussè pas prào por vo.

Ora, vaitès z'ein iena coumeint l'ài a onco onutra mouđa po sè servi à la tråblia, quand lè plliats sont pas drai dévant vo:

Lo père Marmelon, qu'a prào vegnès, avai prai sti an houit z'ovrà po lè poà et lè focherà, et la demeindze, à midzo, quand bin cliào z'ovrà ne travaillant pas, l'ont ètè trè ti dinà tsi lo maitrè, kà l'est la mouđa, quand on a dèi z'ovrà po on part dè senannès, dè lè repètrè la demeindze tot coumeint lè z'auto dzo.

A l'hotò à Marmelon, là a po medzi 'na granta tråblia avoué dou grands bancs, kà lo vilho a adè prào mondo: li, sa fenna, lè dou valets et trai felhiès sein comptà lè z'ovrà que l'ont adè ein dzornà.

Don, cliaa demeindze que vo dio, l'ètiom 'na pecheinta beinda po dina, et quand l'uront medzi la soupa, la fennè apportè su la tråblia lo bouilli, lè truffès boulaïtès et dèi ribès accoué moudaïès dein dè la sauça à la farna.

Ion dè cliào z'ovrà, qu'on lài dit Crotpton,